

Esprit critique n° 88, décembre 2008

PETIT ÉLOGE DE LA COLÈRE

Patrick AMINE, coll. « Petits éloges », Folio n° 4786 (inédit), éditions Gallimard, Paris, août 2008, 144 p., 2

par François BUSIER

Restons calmes... Patrick Amine, que certains ont pu croiser au coin d'une page ou d'une musique, en tant que journaliste, écrivain, critique d'art, éditeur indépendant, parolier ou comme fin connaisseur des milieux et de la musique rock, ne nous incite pas, ici, à ressortir de nos caves ou de nos greniers débordants les vieilles fourches, aujourd'hui rouillées, des souvenirs passés de nos révolutions oubliées. Que nenni. L'objet de cet opuscule relève plutôt du geste de salubrité personnelle, « cette colère dont je fais l'éloge ne peut être vécue ou assumée pleinement par tous. Elle est essentiellement violente, antisociale et souvent pénible à supporter physiquement et psychologiquement. C'est peut-être la raison pour laquelle je lui voue un culte inaltérable et infini. » 1.

Comme vous le devinez, ce livre n'est pas le lieu de la colère mesquine, de celle qui vous étreint lorsqu'un malfaisant s'empare d'une place de parking qui vous semblait destinée ou de celle qui vous durcit les dents à la vue du trou dans le pull tout neuf que vous venez d'acquérir ! Non, foin de ces enfantillages ! Délaissons, sur l'heure, ces anecdotes puériles ! Ce dont il est question, c'est de cette colère tissée dans le drap et dans la transcendance dont on fait les tragédies. Patrick Amine va jusqu'à citer même Henry James qui, en son temps, en appelait déjà à « l'imagination du désastre » 2. C'est dire...

Mais, la colère peut s'avérer saine quand elle permet de n'être pas emporté par notre propre souffrance. De celle qui s'enracine bien au-delà de l'irritation passagère, de celle qui vous tord le cerveau et les tripes devant l'injustice, l'incohérence, l'absurdité et surtout devant la bêtise du monde. Cependant, cette invitée qui ne prévient pas vaut bien l'effort d'être apprivoisée pour devenir constructive. Pour devenir vertu.

S'emporter pour ne pas être emporté. Car cette majesté de l'éréthisme est une dévoreuse, qui réclame une exigence de vigilance autant qu'un effort surhumain pour dire l'inhumain, et le dépasser. Car il ne peut y avoir de fausse colère, d'où cette obligation de fermeté, cette absence d'artifice, cette proximité avec le vrai et le fondamental ; il ne peut y avoir de réelle colère sans une véritable indignation, sans le chatouillis de l'universel...

Patrick Amine n'hésite pas, d'ailleurs, à la comparer à la luxure, comme une sorte de « grâce divine immédiatement censurée » 3. Nous sommes donc dans le lourd, dans le métaphysique, dans un monde parallèle où la colère reprend, en fin de compte, du poil de la *Bête* ; nous sommes, surtout, loin des terres de la bien-pensance et de ses petits

arrangements entre ennemis. La colère met en scène les corps dans l'expression de leur vérité nue, dans cet instant où la séduction, déjà dépassée, s'avère inutile puis oubliée. À l'image de la luxure, la colère éclate le doux vernis du spectacle social consensuel, et c'est très certainement ce qui heurte et choque, bien plus que l'exhibition de crudité éruptive : l'œil policé ne supporte toujours pas ce passage de la souffrance à la fureur, d'autant moins qu'il ne peut pas ne pas le voir. La colère ne s'encombre de rien ; c'est une évidence à l'assaut du lien social : la colère ne négocie pas. Fort heureusement, les excès de vertu dont aime à se parer la civilisation constitue l'une des cibles privilégiées de cette colère profonde et puissante, qui se révèle, alors, colère des dieux, et qui trouve, là, une certaine forme de noblesse. Gare aux faux-culs et aux faux-jetons en présence...

De même que la colère peut s'emparer de tout et de tous, Patrick Amine fait feu de tout bois en abordant son sujet par toutes les voies qui lui semblent opportunes. Loin de l'article encyclopédiste, il tente maintes approches et virevolte parmi ses propres irritations et les exaspérations de personnages célèbres (Khrouchev martelant, chaussure à la main, son pupitre à l'ONU), auxquelles il ajoute les coups des sang d'auteurs qu'il qualifie de « fulminants ».

Sa colère, tout d'abord. L'auteur se plaît à explorer des chemins de traverse qui le mènent à arpenter quelques analyses historiques, mythologiques, psychologiques ou sociales en accompagnement et partage de quelques unes de ses franches fâcheries. Au-delà du fait divers ou de l'anecdote, ce qui se lit correspond bien à la description faite en début d'ouvrage : « j'éprouve constamment de la colère lorsque je sens immédiatement chez les êtres qui m'entourent leur esprit pernicieux, prêt à déverser sur vous des idées doucereuses, assiégées de bonnes intentions, leur sentimentalisme de quatre sous, leurs falsifications fondamentales. L'idée reçue distillée invariablement me soulève le cœur »⁴. Flaubert n'est pas loin... Il l'est d'autant moins qu'il répond, en bon tempêteur qui se respecte, à l'appel tonitruant de notre élogiste moderne, dans un joyeux mélange des genres visant à effacer des frontières littéraires par trop incertaines, eu égard à la matière et au courroux que distille cet exercice de style.

Là réside l'un des charmes les plus délectables de ce petit ouvrage : la présence, pas du tout chiche, d'une foultitude de références et de citations d'écrivains, à la plume – comme à l'âme, certainement — bien trempées. Ce double regard, personnel et littéraire, apporte à l'ouvrage une congruence et une épaisseur des plus jubilatoires. Au choix, selon votre humeur et vos ires : « Lorsque les rois ne savent plus régner — les peuples s'énervent » (Louis Calaferte) ; « Je refuse de savoir ce que peut penser des hommes de talent un homme qui n'en a pas » (Jules Renard) ; « Étonnantes jocrisseries des occultes (!) qui ont besoin de rires et de grimoires pour sentir la présence du Démon, et qui ne voient pas le Satanisme — à crever les yeux — de leur épicier, par exemple » (Léon Bloy) ; « Un livre est un miroir ; quand c'est un macaque qui s'y mire, il ne réfléchit pas le visage d'un apôtre » (Lichtenberg) ; « Car le poète — je ne parle pas des amuseurs de toutes sortes — ne peut être reconnu comme tel s'il ne s'oppose par un non-conformisme total au monde où il vit » (Benjamin Péret) ; « Un déluge mal observé c'est toute une ère entière pour rien !... toute une humanité souffrante qui a juste servi les asticots !... » (Céline) ; « C'est vous qui devriez être en devenir, pas votre foutu connard d'ordinateur » (Kurt Vonnegut) ; « La colère est sublime et veut des mots altiers » (Boileau) ; « Indiquer les désastres produits par les changements de mœurs est la seule mission des livres » (Balzac) ; et, pour

finir : « Je ne voudrais pas crever avant d'avoir déversé quelques pots de merde sur la tête de mes semblables » (Gustave Flaubert). À bon entendeur...

Ce Petit éloge de la colère indique quelques portes qui ouvrent à la colère : à vous de les enfoncer furieusement ou de les pousser avec délicatesse, pour mieux exploser ensuite ! À ce titre, il y manque une vraie colère, celle, énaurme, kolossale, lancinante, débordante et fondamentale de l'auteur ; celle de ses exécutions les plus absolues ; celle qui l'a poussé à écrire ces pages, à affronter ses démons les plus obscurs pour en transformer la matière, brute et première, en révolte pour dépasser ainsi le simple stade de la crise de nerf trépidante ou de l'offuscation mondaine. Le lecteur en reste quelque peu orphelin... Car la colère produit le déchaînement d'une violence indispensable à l'extirpation des racines d'une souffrance vécue, désormais, comme insupportable. De celle qu'il faut, sans doute, partager et attiser pour arracher une séparation des églises et de l'État, ou défendre une conviction malmenée par des faits barbares auxquels, pourtant, nul ne semble prêter attention... De celle qui vous fait prendre une arme, qu'elle soit de plomb ou de plume, pour raviver les feux mourants d'une quelconque dignité ou lucidité. Ou de celle qui marqua tant Harold Pinter – issu de cette génération des « jeunes gens en colère » ⁵ —, pour qu'il s'opposât si durement à l'invasion de l'Irak, à l'embargo contre Cuba, aux violations des droits de l'homme, à Tony Blair et par tant d'autres combats, qu'il finît, en 2005 (l'année de l'attribution de son Prix Nobel de littérature), par annoncer qu'il cesserait d'écrire des pièces pour se consacrer à la politique. Harold Pinter, « qui dans ses drames découvre l'abîme sous les bavardages et se force un passage dans la pièce close de l'oppression » ⁶. Une grande colère ne peut être que le fruit de la conscience d'une atteinte inacceptable au bien commun. Malheureusement, il arrive que les voix se taisent aussi...

Pour Patrick Amine, et pour en finir, une saine colère est « le propre de l'homme qui reste debout » ⁷ ; elle se doit de « posséder cette fierté nue qui lui donne tant de qualités, et une souveraineté insoupçonnée », et dont « le charme n'existe que pour les courageux » ⁸. Alors, restons calmes, mais pas trop. Louons notre colère à l'heure rouge d'en lâcher les chiens enragés et furieux, afin de dévorer avidement la vie à pleines dents ; ordonnons de même, à ceux de nos molosses les plus féroces — sorte de cerbères libérés de leur condition de gardiens — d'aller mordre, bien plus cruellement encore, la bêtise et l'injustice au cul.

1 & 2. Cf. p. 10.

3. Cf. p. 60.

4. Cf. p. 12.

5. *Harold Pinter, l'homme en colère*, Le Figaro.fr, rubrique *Théâtre*, édition du 26 décembre 2008.

6. Voir : <http://www.svenskaakademien.se/web/02a9e228-b513-4fdd-9daf-0df79777bc07.aspx>.

7. Cf. p. 20.

8. Cf. p. 138.
